

## VIVRE ET PENSER LE « TOUT MONDE »



**JACQUES DEMORGON**  
Philosophe et Sociologue

*« Le véritable épique a comme objet la communauté la plus menacée à l'heure actuelle dans le monde, qui est la communauté monde. »* Edouard Glissant.

*« Seule une interrogation globale et multidimensionnelle, seule une pensée questionnante peuvent capter ce qui est et ce qui se fait, tout en ouvrant sur l'avenir. »* Kostas Axelos.

*« La connaissance du monde en tant que monde est une nécessité à la fois intellectuelle et vitale. C'est le problème universel pour tout citoyen : comment acquérir l'accès aux informations sur le monde, et comment acquérir la possibilité de les articuler, de les organiser. »* Edgar Morin.

*Il faut avoir la force imaginaire de concevoir toutes les cultures comme exerçant à la fois une action d'unité et de diversité libératrice. Nous n'avons pas cette force mais.... il nous faut l'avoir... »* Edouard Glissant.

### Introduction : l'homme impliqué

« Vivre et penser le « Tout Monde », je voudrais entrer plus avant dans cette perspective très liée aux travaux des revues *Synergies* du Gerflint. Je partagerai d'abord avec vous quelques sources personnelles de ce souci du « Tout Monde ».

Nous sommes d'abord les enfants de nos parents. Les miens, de Lorraine et du Berry, se connurent à Paris où je nais en 1929, date qui parle à tous, singulièrement en 2009. Il en va de même pour les dates de 1939 et 1945 qui, avec « mes dix-quinze ans », encadrent la Deuxième Guerre mondiale. Comment ne serions-nous pas les enfants de ces événements mondiaux qui ont le pouvoir d'anéantir hier, aujourd'hui, demain, nous-mêmes, nos proches et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Comment n'y plus penser après ?

Nous sommes aussi les enfants de nos enseignants et je dois aux miens une volonté d'analyse poursuivie : analyse grammaticale, analyse logique. Puis réflexion politique, religieuse, scientifique philosophique où les discours paraissent plus structurés que les événements. Déjà, au lycée avec Demangeon, Lablénie, Jean-Pierre Vernant. A la Sorbonne, en philosophie, avec Poirier, Alquié, Hypolitte, Jean Wahl et, en sciences humaines : Lagache, Anzieu, Zazzo, Gurvitch, Griaule, Dieterlin, Daval...

Nous sommes encore les enfants des revues que nous lisons. Je ne manquais pas de lire toutes les analyses de l'actualité politique nationale et internationale que déployait Edgar Morin dans la revue « *Arguments* ». Eh bien, aujourd'hui, je me sens encore un enfant des revues *Synergies* du Gerflint. J'y retrouve « ce souci du tout », désireux d'aller plus avant dans la riche multiplicité des langues et des cultures, produits d'une potentialité humaine infinie.

En même temps, les « langues cultures » gardent de profondes traces de ces événements si tragiques. On préférerait oublier en les pensant désormais impossibles. En vain, car ils ressurgissent sous des formes nouvelles. Pour s'y opposer plus efficacement, peut-être faudrait-il se décider à « vivre et penser le Tout Monde ». Mais, si c'est souhaitable, qu'est-ce à dire ? Et est-ce possible ?

Voyons, d'abord, ce que nous savons de l'histoire humaine et, singulièrement, de celle de la Méditerranée. Abordons ensuite la question des généralisations. Sont-elles nocives, utiles, nécessaires ? Accompagnons Morin et Glissant, dénonçant la totalité totalitaire, choisissant le multiple, sans le priver des invariants qui émergent dans l'expérience humaine. (I).

\*

Dans la perspective de leur sagesse, nous convoquerons une large part de la pensée contemporaine dont les travaux nous permettent la mise en évidence de trois grands invariants pour mieux vivre et penser le Tout-Monde humain. Ce sont les trois adaptations antagonistes : celle des actions, celle des activités – religion, politique, économie, information – et celle des formes de société : tribale, royale, nationale, mondiale. Ces trois adaptations, en conjonction, fondent, bien supérieure à la simple « méthode comparative descriptive », la possibilité de mettre en œuvre une « méthode compréhensive explicative » (II).

\*

Enchevêtrées entre elles, comme chacune l'est déjà en elle-même, ces trois figures de la dynamique adaptative humaine sont le contraire d'un morcellement. Elles ne sont pas réductrices mais productrices pour la pensée du passé, l'investigation du présent, l'imagination fondée de l'avenir. C'est dans la mesure où elles sont présentes ensemble présentes à tous les « niveaux d'émergence de l'humain » – personnes, groupes, sociétés, planète – qu'elles réunissent les conditions requises pour la naissance d'un citoyen, acteur et penseur du problème destin planétaire de l'espèce humaine. Cela s'accompagne de l'invention et de la mise en œuvre d'une « méthode dialogique implicative » s'ajoutant aux deux précédentes, pour accroître les possibilités de compréhension et d'action supérieures. Mais leur mise en œuvre reste dépendante de libertés adaptatives humaines violemment contrastées (III).

## **1<sup>ère</sup> partie : Une totalisation en actes et en pensées**

### **1/ Une histoire humaine largement méditerranéenne**

Selon nos connaissances classiques, l'histoire commence en Méditerranée orientale avec son espace proche, la Mésopotamie et ses villes célèbres telle que Sumer. Avec ensuite les pyramides et la Bible. Dès avant le 2<sup>e</sup> millénaire, les acteurs humains de la Méditerranée occidentale, et même d'autres venus de plus loin, se rencontrent souvent de diverses façons, commerciales ou guerrières, dans le pourtour de la Méditerranée orientale. Par la suite, l'expansion des Mycéniens et des Phéniciens investit toute la Méditerranée « Est et Ouest, Nord et Sud ».

Dans *Histoire de la Méditerranée* de Jean Carpentier et François Lebrun (2001 : 23), on peut lire : « Dans ces échanges, l'île de Malte occupe une position centrale. S'y développent les habitats fortifiés de Borg in Nadur et de Nuffara d'où l'on exporte de la céramique vers la Sicile ». Nous avons aussi en tête l'empire exceptionnel d'Alexandre, Rome et Carthage, Rome et l'Europe, Judaïsme et christianisme. La Méditerranée est un lieu d'oppositions et de guerres multiples et violentes mais aussi un creuset civilisateur. Beaucoup tentent, en vain, d'enserrer cette complexité dans des néologismes en forme de « crase ». Pour Pierre Legendre c'est le « judéo-romano-christianisme ». Pour Derrida, c'est « la mondialatinisation ». Mais le *maelström* méditerranéen ne s'arrête pas là. Après l'expansion romaine d'orient, le monde méditerranéen voit arriver les Wisigoths, les Vandales, les peuples islamisés. Même Vikings et Normands. L'empire ottoman qui s'installe sur la Méditerranée entend la conquérir. La défaite de Lépante est connue pour avoir définitivement barré cette prétention ottomane. Bennassar (2009) précise qu'avant « les coups d'arrêt de Malte et de Lépante (1565-1571), la poussée turque paraissait impossible à contenir ». L'histoire de la Méditerranée est ensuite traversée par le colonialisme européen de l'Afrique. En sens inverse, elle l'est aujourd'hui par les migrations africaines atteignant l'Europe. Enfin, le Proche-Orient ne parvient pas à conjurer le fratricide israélo-palestinien.

Pourtant, même prise dans toutes ces tragédies, la Méditerranée, en 1988, symbolisait déjà, pour de jeunes intellectuels chinois, le contrepoint bleu du Fleuve Jaune. Six émissions télévisuelles éblouissantes de beauté ont célébré la majesté de ces deux lieux et enchanté la Chine entière. « *He Shang* » (L'élégie du fleuve) met en présence ces deux immenses puissances naturelles et humaines : la massivité chinoise autour de l'immense et violent Fleuve Jaune et les vives dynamiques méditerranéennes « est-ouest » et « nord-sud ». Bien après son succès, le film s'est vu reproché son « orientalisation de la Chine et son occidentalisation de la Méditerranée » (Daiwie Fu et Ling-fang Cheng, 1999). Ouvrir les interprétations sur la plus grande complexité tant chinoise que méditerranéenne est certes nécessaire. L'immense succès populaire du film, en Chine, en son temps, montre cependant que les peuples savent apprécier ce qu'ils sont et ce qu'est l'ailleurs. Tel est le *Tout-monde* dont nous rêvons. Encore faudrait il, pour y contribuer davantage, que nous soyons en mesure de reconnaître aussi ce *Tout-monde* dans l'histoire qui l'a constitué. Les horizons transdisciplinaires permettent aujourd'hui de relier l'archéologie, la linguistique et la génétique des populations. De ce fait, la préhistoire devient histoire. On ne manque plus dès lors de constater que c'est l'humanité presque entière qui a transité par le pourtour de la Méditerranée orientale.

## 2/ La Méditerranée orientale, passage obligé du peuplement planétaire

Pour Merritt Ruhlen (2007), l'Afrique est le « foyer le plus vraisemblable des *sapiens sapiens* », derniers des hominidés apparus il y a plus de cent mille ans.

a/ Il y a d'abord séparation entre Africains. Les uns vont au sud du Sahara, les autres restent au nord. Parmi ces derniers, il en est qui vont sortir d'Afrique, passant par le Moyen Orient méditerranéen. Celui-ci devient alors la source de toutes les futures grandes expansions de l'humanité.

b/ La première grande migration concerne l'Europe, l'Asie, l'Insulinde, atteignant même l'Australie, il y a 40 000 ans : première planétarisation de l'humanité. Inversement, un ensemble de groupes humains déjà dispersé autour du Moyen-Orient méditerranéen revient semble-t-il « sur ses pas jusqu'en Afrique ». On ignore ensuite ce qui se passe en Afrique, du moins jusqu'à l'expansion bantoue qui commence trois siècles av. J.C.

**c/** Un autre ensemble d'humains atteint l'Asie du nord-est extrême. Il passe le détroit de Béring, il y a 11 000 ans. Il devient ainsi l'ancêtre des peuples amérindiens. C'est la planétarisation américaine de l'humanité.

**d/** Deux nouvelles expansions eurasiatiques auront lieu. D'abord, la « dene caucasienne » vers 9000 ans av. J.-C. Partant du foyer Proche Oriental, elle gagne l'Asie et l'Europe jusqu'au pays basque. Ensuite, l'expansion « néolithique » ou « indoeuropéenne » résulte de la révolution agropastorale survenue autour de sept mille ans av. J.-C. Issue, elle aussi, de l'est méditerranéen, elle va recouvrir la précédente expansion. Elle atteint la Grèce, l'Italie et, vers le nord, les Balkans, la Pologne, l'Allemagne, et l'Angleterre 3000 ans av. J.C.

Des hypothèses rivales ont été formulées, permettant peut-être de comprendre mieux la conjonction singulière - recouvrement partiel et lien - entre expansion « néolithique » et « indoeuropéenne ».

Au-delà de la révolution néolithique agropastorale, on trouve une seconde révolution co- ou plutôt post-néolithique. Elle résulte de deux atouts culturels supplémentaires et exceptionnels : les domestications du cheval de trait pour l'agriculture et le transport et celle du cheval monté pour l'élevage et la guerre. La domestication du cheval monté pour la guerre sera la base culturelle des empires nomades. C'est grâce à cela qu'ils pourront s'en prendre aux sociétés sédentarisées d'Europe et surtout de Chine.

**e/** Les groupes humains que nous venons d'évoquer partiront ensuite de Chine pour s'étendre dans le Pacifique, vers 6 000 ans av. J.C. Ce sera l'expansion « austronésienne ». Elle va du Fleuve Jaune vers le Vietnam, la Thaïlande. Elle franchit aussi le détroit de Taiwan vers les Philippines, la Malaisie, la Polynésie. Elle atteint la Nouvelle Zélande 800 ans ap. J.C.

### **3/ Général et particulier. Tout et partie**

Nous venons de voir qu'en présence d'une grande quantité de données, nous devons les organiser pour les penser. C'est-à-dire trouver entre elles des distinctions et des liens. Nous pouvons, par exemple, mettre ensemble des données en tant qu'elles manifestent une même caractéristique : « tous les hommes sont mortels ». Nous effectuons ainsi une généralisation. Dans un même ensemble, nous pouvons, à l'inverse, mettre en évidence telle particularité. Tous les hommes sont mortels mais certains seulement sont roux. Généraliser, particulariser sont ainsi des chemins qu'emprunte notre représentation pour que nous puissions plus facilement communiquer, entre humains, à propos des ressemblances et des différences des données de la réalité. Singulariser posera des problèmes supplémentaires. Seul ce qui est un tout unique se nomme singulier.

Les mêmes observations concernent aussi la relation entre le tout et ses parties, en interdépendance réciproque. Il est donc impossible de renoncer à l'existence de totalités singulières. Toutefois, la question devient difficile dès que l'on veut passer de ces totalités singulières à une totalité singulière unique (l'univers) qui les intégrerait et les transcenderait toutes.

Comment pourrions-nous comprendre cette totalité alors que nous n'en connaissons même pas toutes les parties ? Inversement, comment être assuré de bien comprendre telle ou telle partie si nous ne pouvons même pas la situer correctement dans la totalité qui l'englobe ? Aucune totalité absolue n'est accessible à la connaissance humaine. Par contre, le recours à des totalisations et à des totalités partielles est une exigence logique irréductible. Un déficit de totalisation est très souvent à l'origine de conclusions fausses. Montrons-le sur l'exemple significatif de thèses racistes encore soutenues ici et là.

#### 4/ Le racisme individuel et collectif : fausses et vraies généralisations

L'oubli de la totalité s'exprime souvent au travers d'une perte de telle ou telle part du réel. Par exemple, on néglige la différence des lieux – hétérotopie - ou la différence des époques - hétérochronie. Des thèses erronées en résultent. Ainsi du racisme.

Au XXe siècle, on voit se développer une psychologie à prétention scientifique dont la méthode des tests est l'un des fleurons. Le plus célèbre de ces tests attribuait aux enfants un quotient d'intelligence (QI). Les résultats obtenus mirent en évidence un déficit des enfants noirs par rapport aux enfants blancs. Les racistes voulurent trouver là une preuve de l'infériorité raciale des noirs. Des études critiques montrèrent que le test ne pouvait pas atteindre un prétendu fond génétique. Il mettait plutôt en évidence des différences dans les situations de formation. Vérification : les passations administrées à des enfants des villes démontrèrent aussi leur supériorité sur les enfants des campagnes. Les questions du test furent alors réécrites en tenant compte des cultures spécifiques des enfants des campagnes. Avec ce nouveau test, les enfants des villes perdirent leur avantage. Plus de cinquante ans après ces polémiques sur le quotient d'intelligence (QI), le racisme, vaincu au plan de la comparaison des individus, tente de resurgir au plan de la comparaison des sociétés.

Les sociétés n'étant pas au même niveau de développement, les racistes voient dans celles qui sont en avance le produit de races génétiquement supérieures et, dans celles qui sont en retard, le produit de races inférieures. Ils entendent ainsi s'en prendre à l'argument qu'on leur oppose selon lequel les performances intellectuelles inégalitaires ne seraient jamais génétiques puisque toujours dépendantes des différences de milieux. Comment, disent-ils, sur des siècles, des milieux auraient-ils pu défavoriser toujours les uns et jamais les autres ? C'est pourtant le cas. Pour le comprendre il manquait une discipline nouvelle de la connaissance humaine : la biogéographie.

Biogéographe, Jared Diamond met en évidence « les asymétries continentales ». Les déplacements humains, et donc les échanges et les cumuls de civilisation, ont été infiniment plus difficiles sur les continents africain et américain.

Même si sur ces continents, les humains peuvent aussi se déplacer d'ouest en est et d'est en ouest, l'espace « nord-sud » ou « sud nord » de leurs déplacements y est plus problématique qu'ailleurs. En effet, dans ce déplacement « vertical » étendu, les humains doivent franchir des zones bioclimatiques fort différentes : froide Nord, tempérée Nord, chaude, tempérée Sud, froide Sud ? Ces zones comportent encore d'importantes subdivisions telles qu'équatoriale et tropicale dans la zone chaude. Passer d'une zone à l'autre représente une épreuve. Certains des atouts civilisateurs acquis dans la précédente zone - agriculture, élevage, modes d'alimentation et de protection - sont inefficaces dans la nouvelle zone.

Même si l'ensemble eurasiatique comporte, lui aussi, certaines difficultés telles que montagnes et déserts, mais il est autrement étendu « à l'horizontale ». Les déplacements peuvent se prolonger sur de grandes distances liant les deux ensembles culturels européen et asiatique. Ces déplacements se font sur des latitudes voisines comportant bien moins de barrières biophysiques. Cette différence entre déplacements « verticaux » régulièrement morcelés entre Nord et Sud, et déplacements « horizontaux » plus « fluides » entre Est et Ouest – ont donné lieu à bien des échanges restés célèbres : routes du Jade, de la Soie, du thé, etc. La Méditerranée s'est parfaitement inscrite, dans cet ensemble eurasiatique, bénéficiaire sur le long terme, de cumuls de cultures.

Ainsi, le décalage civilisationnel entre les continents verticaux - Afrique et Amérique – et le double continent « horizontal » eurasiatique est d'ordre géographique et historique. Il ne relève pas de données génétiques mais seulement des inconvénients caractéristiques de certains des milieux par rapport à d'autres. L'argumentation raciste est de nouveau sans fondement. Les erreurs des thèses racistes résultent d'une incapacité à concevoir, pour un ensemble de données, un agencement correct des parties et du tout.

Leur préjugé en faveur d'une infériorité génétique les empêche, à chaque fois, de prendre en compte l'influence du milieu, que ce soit celui de l'environnement familial et social d'un enfant ou celui de l'environnement bio-géographique dans lequel vivent et se déplacent des groupes humains

## 5/ Une totalité non totalitaire avec Morin

Les exemples précédents posent bien le problème : comment être assuré de bien généraliser et pour cela, de ne rien oublier de tout ce qu'il faut prendre en compte ? D'autant que la structure du réel est double. Des ensembles de données sont certes séparés les uns des autres mais cette séparation ne peut jamais être absolue. Une enquête exhaustive, mais dans un domaine séparé, laisse souvent de côté la relation de ce domaine à ceux qui peuvent l'englober en étendue ou y contribuer en profondeur. A l'horizon de la connaissance une totalisation plus étendue et plus profonde est toujours souhaitable mais, à chaque étape, en constituer les moyens est une aventure pleine de risques d'erreurs. Dès lors, tout effort de généralisation, d'abstraction et de totalisations doit-il être vu comme totalitaire ? Prendre cette position serait, à la fois, une erreur logique et une faute éthique.

Morin (1990 : 97) a rencontré tôt le problème. On lui a même reproché un « morbide désir de totalité ». Polémiquons plutôt pour produire de meilleures généralisations, abstractions et totalisations. Qu'elles soient généreuses et rigoureuses au lieu d'être étriquées et confuses.

Morin fait le point. Certes, il a « renoncé à toute doctrine ou pensée véritablement intégrées. » Il cite volontiers le mot d'Adorno « la totalité est la non vérité ». Il est d'accord, nous devons reconnaître un « principe d'incomplétude, d'incertitude » et ne « pas confondre complexité et complétude ».

Mais Morin (2001 : 283) prolonge dialogiquement le mot d'Adorno : « La totalité est à la fois la vérité et la non vérité ». Il souligne bien ainsi l'erreur que serait la mise en question de toute conception qui se veut globale et fondamentale.

Déjà, dans cette perspective, en exergue à *Terre-Patrie*, Morin (1993) citait Marcel Mauss : « Il faut recomposer le tout », et Ernesto Sabato : « il nous faut des mondiologues ».

Dans *Vers l'abîme ?* (2007a), Morin précise « si aléatoire et difficile soit-elle, la connaissance des problèmes-clés du monde, des informations-clés concernant ce monde doit être tentée... La connaissance du monde en tant que monde est une nécessité à la fois intellectuelle et vitale. C'est le problème universel pour tout citoyen : comment acquérir l'accès aux informations sur le monde, et comment acquérir la possibilité de les articuler, de les organiser ».

## 6/ Glissant et le « Chaos-Monde »

A son tour, Glissant prend la question au sérieux. Soucieux de penser la « créolisation » comme relation fondamentale d'échange et de construction de l'humain, il ne peut la

laisser rattraper par des dimensions folkloriques locales, momentanées et ponctuelles. Dans ces conditions, comment la créolisation pourrait-elle être pensée sans aucune dimension de totalisation ? Il le dit : « Ce n'est pas une partie exclusive du monde, élue ou privilégiée, qui nous transporte » qu'elle soit d'un lieu ou d'un temps (1997 : 119). En effet, les grandes formes prises par les sociétés au cours de l'histoire ont, à chaque fois, engendré leur exclusivisme : communautarisme, impérialisme, nationalisme, mondialisme.

Glissant poursuit : « Nous découvrons que l'endroit où nous vivons, d'où nous parlons, nous ne pouvons plus le distraire de cette masse d'énergie qui au loin nous sollicite... c'est le monde comme totalité ... qui nous transporte... Ecrire c'est dire : le monde, le monde comme totalité », il précise : « si dangereusement proche du totalitaire ».

Cette totalité quasi totalitaire a jadis eu des connivences avec l'esprit de système que Glissant écarte : « Nous renonçons aux pensées de système... elles ont imposé, ici et là, un absolu de l'être, qui fut profondeur, magnificence, et limitation... mais nous nous apercevons de ce qu'il y avait de continental, d'épais, et qui pesait sur nous dans ces somptueuses pensées de système qui jusqu'à ce jour ont régi l'Histoire des humanités, et qui ne sont plus adéquates à nos éclatements, à nos histoires... ».

Quelle parade trouver ? Glissant s'inspire des sciences du chaos : « Les systèmes erratiques, les invariants, les réalités fractales sont des particularités non seulement de la matière en mouvement mais des cultures humaines en interaction » (1997 : 215). Il poursuit : « Là où les systèmes et les idéologies ont défailli, et sans aucunement renoncer au refus et au combat à mener dans notre lieu particulier, prolongeons au loin l'imaginaire par un infini éclatement et une répétition à l'infini des thèmes du métissage, du multilinguisme, de la créolisation ».

Doit-on s'arrêter là ? « Le littéral du Chaos-monde ne suffit-il pas à satisfaire à tous fantasmes, désirs et aspirations ? »

Non, car il y a là un autre danger : « Si j'accoutume ma sensibilité aux imprévus de ce Chaos-monde, et si je consens de n'avoir plus à le mettre en plans ni de prévoir pour le régenter, il reste que je n'accompagnerai pas son cours si j'y suis tout dru emporté. Celui qui est au maelström ne voit ni ne pense le maelström ».

Dans ces conditions, « un art de la littéralité, un élémentarisme pas plus qu'un réalisme, ne me mettrait à même de vivre le monde, de l'approcher ou de le connaître, il ne me donnerait que de le subir passivement » (1997 : 229).

Ce Chaos-monde, Glissant en voit une certaine image dans l'Internet en tant qu'il manifeste le multiple et le mouvement constamment reconduit : « L'Internet que nous choisissons comme symbole et modèle pour le moment, nous jette au plein du déferlement de notre totalité-monde, il semblerait... que nous ne pouvons retenir quoi que ce soit... dans ce perpétuel courant. »

Et pourtant, nous en avons déjà le moyen, c'est le livre : « Le livre, projet et objet, m'autorise la gageure de surprendre à chaque fois cette même eau sur ma peau. Son courant me procure la source et le delta, son commencement et sa fin, en tout cas autant de pages que je veux en même temps, il me laisse libre de les concevoir dans une même portée : ce qu'il étire entre ses rives est une évidence du permanent. » Glissant résume : « L'Internet déroule le monde, il l'offre tout dru, le livre en illumine et en délivre les invariants. »

## 2<sup>e</sup> partie : Totalisation à la recherche de ses invariants : les trois figures de l'humain

### 7/ Glissant : Un « Tout-Monde » multiple et ses invariants

A peine a-t-il parlé d'invariant, que Glissant s'inquiète : « Que me faut-il encore me raccorder à des invariants ? N'est-ce pas là le déguisement approprié que choisirait pour s'en vêtir le vieux fantôme de l'absolu ? ». D'un côté, le Tout-Monde : « Aucune science ne nous en procure une opinion réellement globale, ne nous permet d'en apprécier l'inouï métissage, ne nous fait connaître comment sa fréquentation nous change ». Mais, par ailleurs « L'écriture, qui nous mène à des intuitions imprévisibles, nous fait découvrir les constantes cachées de la diversité du monde, et nous éprouvons bienheureusement que ces invariants nous parlent à leur tour ». Toutefois, il ne s'agit pas d'invariants absolutisés, il s'agit d'invariants, eux aussi, de rencontre : « L'invariant est tout ce que nous disions du lieu commun : un lieu où une pensée du monde rencontre une pensée du monde. Des points véliques dans la turbulence, qui me permettent de dominer ou d'apprivoiser mon trouble, ma peur d'à présent, mon vertige. »

Ces invariants sont à construire de façon à ce que « La démesure du monde soit explorable par la démesure du texte, oui, et c'est en révélant les invariants de la démesure du monde, les lieux de rencontre fugitifs, les pertinences des rapports, ce qui rapproche les silences et les éclats, que la démesure du texte fait plus qu'en épouser tristement la littéralité. » La question est donc : comment ces invariants nouveaux doivent-ils être construits ?

Pour Glissant trois données doivent être vécues et comprises comme liées entre elles. Des oppositions humaines peuvent devenir d'irréductibles hostilités (a), ou se comprendre comme parties prenantes d'un système relationnel évolutif (b) et donc partageant une histoire diversement conflictuelle, complémentaire, créatrice (c).

**a/** Même difficiles à vivre dans leur dynamique contradictoire, les opposés sont ensemble dans une même totalité : « Le culturel manifeste l'angoisse et la convulsion des entités intellectuelles, spirituelles ou morales mises spectaculairement en relation avec d'autres divergentes ou opposées, dans ce qui est désormais pour nous la totalité-monde ». (1997, 247)

**b/** Ces opposés ne doivent pas pour autant être laissés à eux-mêmes soit sous formes d'êtres supposés « naturellement » hostiles, ou sous formes de perspectives absolutisées comme séparées, êtres ou perspectives que rien ne pourrait rapprocher. Ils sont, bien plutôt parties prenantes d'un ensemble dans lequel il ont en réalité, la possibilité d'inventer des conjonctions et des relations. En ce sens ils font système au sens d'ensembles de relations organisées dépendant les unes des autres comme dans les thérapies « systémiques » ; et non au sens de totalité conceptuelle pensant tout, comme chez Hegel, par exemple.

D'où : « Les cultures en contact multiplié produisent ce bouleversement qui refait nos imaginaires, nous permet de concevoir que nous n'abdiquons pas nos identités quand nous nous ouvrons à l'Autre, quand nous réalisons notre être comme participant d'un rhizome étincelant, fragile et menacé mais vivace et obstiné, qui n'est pas un rassemblement totalitaire, où tout se confondrait dans tout, mais *un système non systématique* de relation, où nous devinons l'imprévisible du monde.... (1997, 248). Le cœur des difficultés humaines est désormais mieux pensable, il bat au travers de cette constante dynamique relationnelle des contraires qui ordinairement s'excluent.

**c/** D'où cette nouvelle conception d'une histoire incluant les opposés tant sous l'angle des faits qui nous dépassent que sous celui des valeurs que nous élaborons à leur contact : « Ce qui s'achève sans fin pour nous, c'est l'Histoire ou plutôt les philosophies de l'Histoire...La Transhistoire s'étend » (1997, 113). « Transhistoire » est judicieux pour signifier, non une position de surplomb, mais la nécessité de poser les liens des complexes contradictions à l'oeuvre.

Glissant déploie dès lors une série d'oppositions qui enrichissent la vive problématisation des adaptations humaines comme nous allons le voir ci-après.

## 8/ Première grande figure de l'humain : L'adaptation antagoniste des actions

Les humains sont régulièrement aux prises avec diverses oppositions qu'ils doivent être capables de résoudre : s'ouvrir plus ou se fermer plus selon les intempéries ou l'attitude des autres, unifier leurs actions et leur existence ou les diversifier, renforcer l'autorité ou la liberté, etc. La complexité des situations commande plus souvent des ajustements entre directions opposées que des choix exclusifs. Dans ce cas, les humains doivent donc produire des ajustements variables. Ainsi, une éducation devra ajuster autorité et liberté, en fonction des âges mais aussi des personnalités différentes. Certaines réponses, plus souvent produites, pourront être sélectionnées, conservées, transmises, constituant alors la culture. Ces réponses culturelles, qui s'installent, risquent de se constituer en réponses définitives et exclusives. Bien qu'elles aient été, elles-mêmes, inventées, elles empêchent ainsi de nouvelles inventions. C'est ce que font parfois certaines traditions rigides.

En principe, la liberté adaptative humaine et la stimulation au changement provenant des évolutions des contextes doivent conduire chacun à changer ses propres réponses culturelles. Ce changement est donc intraculturel. Mais les autres, dans leur culture, font de même. Cela constitue une base commune ordinaire pour passer de l'ajustement intraculturel à l'ajustement interculturel, même si cela est souvent plus difficile. L'adaptation antagoniste (et complémentaire) des actions mérite bien son statut de grand invariant, et de première figure de l'humain, car elle en concerne toutes les émergences : personne, groupe, société, planète. Ainsi, autorité et liberté doivent être équilibrées aussi dans tout groupe humain, dans toute société et sur la planète.

Voyons comment Glissant se réfère, en profondeur et en étendue, à cette adaptation antagoniste des actions en en donnant plusieurs exemples.

\*

Selon Glissant, depuis longtemps déjà, les oppositions adaptatives se sont défigurées, en privilégiant un pôle contre l'autre. Il indique la nécessité d'une correction. Les opposés restent distincts, pôles irréductibles l'un à l'autre mais cet antagonisme maintenu garantit la possibilité de multiples compositions tenant à la fois des deux directions. Par exemple, ouverture *et* fermeture, autorité *et* liberté, unité *et* diversité. Ces compositions sont à inventer diversement en fonction des exigences qui se manifestent dans notre relation changeante au réel.

Ainsi, à côté du « clair et distinct », il faut *rétablir* l'opacité : « Je réclame pour tous le droit à l'opacité qui n'est pas le renfermement. C'est pour réagir par là contre tant de réduction à la fausse clarté de modèles universels (1997, 29). Ou bien le concept apparaît si souvent fermé alors qu'il est aussi ouvert : « Le concept se présente clos et ouvert, mystérieusement. Si les pensées de système abolissent dans le concept ce qui est ouverture, la pensée de la trace confirme le concept comme élan, en fait le récitatif, le pose en relation, lui chante relativité » (1997, 83).

Soit encore, l'identité. Elle n'est pas toujours exclusive et « proclamatoire ». Dans le domaine de la littérature et des formes d'expression, elle devient « opératoire... notre identité ne fonde plus sur une science, elle conduit à relation... Nos identités rhizome en ont fini avec les essences, les exclusives, les rites du retirement. Ou, du moins, replis et déplis identitaires jouent entre eux, comme chez Leiris (1997, 229).

Le choix d'un pôle contre l'autre se manifeste souvent au cours de l'histoire. Voici quelques exemples. Tendance culturelle d'hier : tout comprendre. Tendance culturelle actuelle, coexister. Dès lors, « Il ne m'est pas nécessaire de « comprendre » qui que ce soit, individu, communauté, peuple, de le « prendre avec moi » au prix de l'étouffer, de le perdre ainsi dans une totalité assommante que je génerais, pour accepter de vivre avec lui, de bâtir avec lui, de risquer avec lui ». Tendance culturelle d'hier : le « lieu commun » est réduction et sclérose. Tendance culturelle actuelle : le lieu commun est explosion indéfinie des différences qui s'y retrouvent. Tendance culturelle d'hier : privilégier « l'Un ». Tendance culturelle actuelle, privilégier le « Multiple ». Glissant précise : « L'Un magnifie et le divers acclame... Que cela ne tourne pas à système ... que la totalité est à jamais totalisante. Que le Tout n'est pas clos ni suffisant. C'est vivre le monde...Le Tout-Monde est rayonnant d'ici qui se relaye. Le Tout-Monde est totalisant mais n'est pas total ». De ce fait, entre des pensées continentales générales et massives – tendance culturelle d'hier - et des pensées communautaires particulières et enkystées, - tendance culturelle reprise aujourd'hui - plutôt les compositions démultipliées de « la pensée archipélique, pensée du tremblement, de la non-présomption mais aussi de l'ouverture et du partage (1997, 231).

### **g/ Inséparabilité des émergences de l'humain : individu, groupe, société, planète**

Glissant ne réfère donc pas les adaptations antagonistes des actions au seul niveau individuel. Jadis, un premier ministre britannique a popularisé l'opposition entre individus et sociétés. Cela fut fait de façon péremptoire en déclarant « je ne connais pas de sociétés, je ne connais que des individus ».

Désireux déjà de tourner le dos à cette simplification, Norbert Elias (1974, 1991) a construit une sociologie nouvelle autour de la notion de « configuration ». Il pose justement qu'une configuration est un ensemble sociologique dans lequel, de façon étendue et intense, sont pleinement associés l'individuel, le groupal et le sociétal. Parmi d'autres, l'un des exemples qu'il en donne, est la « curialisation » française du 17<sup>e</sup> siècle. A Versailles, une société de Cour se constitue autour du Roi sur toute une partie de l'année. Dans l'autre partie de l'année, les nobles retournent dans leur province où ils sont admirés et imités dans leurs « manières de Cour ». C'est dans une société dont la grande forme sociétale est la royauté, absolue en l'occurrence, qu'une telle « Cour » peut surgir.

Mais en même temps, c'est dans une société influencée par une religion partagée dans laquelle les individus se retrouvent autour de références communes. Dès lors, même s'il y a des nobles, des bourgeois et le peuple, les points de mire sont mêmes.

Ainsi la curialisation atteint la classe bourgeoise comme en témoigne la célèbre comédie de Molière, *le Bourgeois gentilhomme*. Cette curialisation, les nobles d'abord l'acceptent en y conformant mainte conduite.

Ensuite, d'autres, sans contraintes, les imitent. La curialisation est une configuration indissociablement individuelle, groupale et sociétale. On voit bien aussi qu'elle suppose un agencement singulier au coeur des adaptations antagonistes des actions. Par exemple : entre autorité et liberté, comme entre égalité et inégalité, ou encore réserve et expressivité.

À côté de cet apport de Norbert Elias, celui de Georges Dumézil (1995) est non moins décisif. Etudiant les sociétés indoeuropéennes, nombreuses et diverses, il est conduit à constater que leurs panthéons religieux sont hiérarchisés de façon semblable. Au sommet, un dieu qui représente le religieux, le sacré (par ex. Jupiter). En dessous, un dieu qui représente le politique en tant que pouvoir d'organisation interne et externe, administratif et militaire

(par ex., Mars). En dessous encore, un dieu responsable des activités économiques qui, lui, est le plus souvent bien moins connu que les deux précédents. Qu'on en juge par la Trinité romaine : Jupiter, Mars, Quirinus. Les noms des deux premiers sont dans tous les esprits. Le troisième nom est quasiment ignoré de tous !

Cette genèse historique hiérarchisant les dieux est la traduction symbolique d'une différenciation elle-même hiérarchisée des activités humaines. En effet, l'organisation unifiée d'une société pouvait difficilement s'appuyer sur les acteurs de l'économie aux intérêts divergeant trop. Elle devait s'appuyer sur la référence religieuse générale, transcendante et ainsi partagée par tous au delà des intérêts immédiats. A côté d'elle, la référence politique s'efforçait elle aussi de produire du commun par la loi, par la contrainte, par l'association dans la paix ou dans la guerre.

Ces travaux de Dumézil ont beaucoup contribué au dépassement de la séparation entre individus, groupes et sociétés au bénéfice de grandes configurations qui leur sont communes et surtout des trois grandes figures de l'humain dont, après l'aperçu donné sur la première, l'adaptation antagoniste des actions, nous allons voir les deux autres.

### **10/ Religion, politique, économie, information : La 2<sup>e</sup> grande figure de l'humain.**

Les actions sont premières et multiples mais elles se sont progressivement différenciées et organisées. Aux époques communautaires et tribales, on est cueilleur, chasseur puis, à partir du néolithique, pasteur, agriculteur. Conjointement, des activités différentes, non économiques, se sont toujours manifestées. Religieuses et politiques, elles étaient indispensables à la cohérence, à la protection de toute société.

Les activités humaines se sont ainsi différenciées et regroupées jusqu'à produire de véritables secteurs d'activités : religion, politique, économie, information. Ils se sont constitués en s'opposant et en s'arrangeant entre eux.

Leur dynamique relationnelle conflictuelle n'est cependant apparue en pleine lumière qu'avec les études de Max Weber sur la relation du protestantisme au politique et à l'économique et les études de Dumézil sur la hiérarchisation « religieux, politique, économique » dans les sociétés indoeuropéennes.

Quant au quatrième secteur, celui de l'information, d'abord mêlé à chacun des trois autres secteurs, il s'est ensuite constitué en grand secteur en prenant plus d'autonomie. Le temps historique au cours duquel les quatre grands secteurs d'activités se sont constitués, maintenus, développés, modifiés, se chiffre en millénaires. Il y a donc une probabilité très faible que l'un d'entre eux puisse disparaître dans un délai limité. Certains paraissent le croire pour le religieux et le politique.

La dynamique conflictuelle et d'arrangement entre les acteurs des secteurs d'activités permet de nouveau d'échapper aux oppositions radicalisées que nous dénonçons : entre nature humaine et cultures, comme entre individus groupes et sociétés. C'est en les reliant que les activités humaines s'inventent.

L'importance des secteurs d'activités ne doit pas donner lieu à une caricature du réel. Ils sont pris dans une systémique générale entre indifférenciation et différenciation. Religion, politique, économique, information ne sont pas données une fois pour toutes, ce sont leurs acteurs qui les construisent et cette construction se poursuit au travers même de leurs oppositions.

Chaque secteur d'activités s'affaiblit, se renforce, se différencie à travers cette concurrence avec les autres secteurs. L'évolution est hypercomplexe car chaque acteur intervient, de façon plus ou moins libre, dans tous les secteurs, même s'il ne s'y investit pas de la même façon. Compte tenu de la relative récence de leur émergence comme catégorie fondatrice de l'histoire humaine, les « secteurs d'activité » sont diversement dénommés : « ordres d'activité » (Baechler), « systèmes » (de Parsons à Luhmann), « appareils » ou « champs » (Morin, Bourdieu).

Ajoutons que chaque grand secteur, se diversifie aussi en sous secteurs. Ainsi, l'information est technique, ludique, esthétique, scientifique, médiatique, éthique, juridique. Au cours de ces évolutions, les secteurs et sous secteurs interfèrent entre eux produisant des secteurs mixtes comme le social. A partir des nouvelles contraintes économiques, le social s'est progressivement constitué à la lisière de la concurrence entre le religieux (la charité) et le politique (la solidarité).

### **11/ 3<sup>e</sup> figure de l'humain, les formes de société : tribale, royale, nationale, mondiale**

Nous employons le mot nation pour tous les pays, ce qui est erroné car, même aujourd'hui, tous les pays ne sont pas des nations ; hier, encore moins. De nombreux travaux transdisciplinaires, consacrés à la périodisation de l'histoire (Demorgon, 2002, 2004), privilégient, avec des variantes, la succession de *quatre grandes formes générales de société* : tribale, royale, nationale, mondiale.

On l'a vu, on ne peut comprendre « la formidable métamorphose des tribus en royaumes et empires » (Morin, 1977) sans les travaux d'un Dumézil (1995) qui découvre le fondement du « royal » dans l'association des acteurs des secteurs religieux et politiques contrôlant l'économie et l'information.

Cette association, pourtant plurimillénaire finit par décliner. A partir de la ligue hanséatique et des cités marchandes italiennes, royaumes et empires vont connaître en Europe un déclin fait aussi d'à-coups brutaux.

La critique des autorités religieuses et politiques favorise l'émergence nouvelle des acteurs associés de l'économie et de l'information, contrôlant désormais les religions et les politiques. Venise, les Pays Bas, la Grande-Bretagne sont les champions de cette « grande transformation » (Polanyi, 1986).

La conjonction du scientifique, du technique, du commercial et de l'industriel produira la modernité avec l'avènement de la troisième grande forme sociétale : la nation marchande industrielle, foyer, avec son atout démocratique, d'une puissance territorialement et idéologiquement recentrée par rapport à la dispersion des empires. Enfin, ce pouvoir de l'économie et de l'information associées va se trouver décuplé dans ses moyens d'échanges et de traitements communicationnels (avec les N.T.I.C.), Quand ce pouvoir s'installe au plan planétaire, c'est l'émergence d'une quatrième forme : la société d'économie informationnelle mondiale qui défie aujourd'hui les nations.

Une grande forme historique de société domine pendant une période séculaire voire millénaire mais avec toutes sortes de variantes selon les pays et leur histoire. Dans la longue période des royaumes et des empires, on aura aussi des *califats* et des *khanats*. On aura même la République romaine ou la démocratie athénienne (Vernant, 1986), sociétés originales, uniques comme le sera aussi plus tard la République de Venise.

Attention aussi à l'erreur d'imaginer des périodisations tranchées. Les passages d'une forme à une autre peuvent conjuguer brusqueries et lenteurs dans les transformations. Entre la forme déclinante et la forme montante, il y a des interactions conflictuelles et d'arrangement. Elles sont multiples, changeantes et bien différentes selon les moments et les lieux. Chaque grande forme est caractérisable par des atouts culturels uniques. En particulier par la façon dont s'organisent, de façon dynamique, pas toujours pacifique, les acteurs des quatre grands secteurs. Quand une forme dominante cesse de l'être, ses atouts culturels ne disparaissent pas mais persistent sous forme de courants culturels dans le système de la nouvelle forme. Ces courants continuent à être en interculturation antagoniste en fonction de l'ensemble. Ainsi « communautarismes » et « tribalismes » existent encore aujourd'hui et jouent des partitions nouvelles.

Dans le cadre des royaumes et empires un certain nomadisme s'est investi dans les grandes expéditions maritimes.

Dans le cadre de la nation, il a pu se retrouver dans les entreprises coloniales comme dans les expéditions scientifiques. Autre exemple : le sacré qui était l'un des fondements des royaumes a bel et bien été capté par les nations.

Les divers décalages des évolutions dans le temps et dans l'espace, font que chaque société singulière, d'une certaine durée historique, est un mixte unique des formes de sociétés qui ont contribué à la constituer avec leurs divers courants culturels en travail en elle.

### **3<sup>e</sup> partie : Relier les figures et les émergences de l'humain dans la géohistoire du « Tout-Monde »**

Les données générales, fondamentales, que nous venons d'esquisser, n'uniformisent pas les sociétés et leurs cultures, c'est tout le contraire. Ces processus « adaptatifs » complexes ouvrent sur des productions culturelles multiples et singulières mais d'une singularité intelligible. Cela parce que nous ne regardons pas simplement du côté de produits culturels plus ou moins différents ou semblables tels que les élabore « la méthode comparative descriptive ». Nous regardons du côté des grands processus dynamiques, avec les trois grandes sortes d'adaptations : des actions, des activités, des formes des sociétés.

Le suivi de leurs croisements géohistoriques, plus ou moins enchevêtrés, fonde « la méthode compréhensive explicative ». Elle dépasse, de beaucoup, en intelligibilité de l'aventure humaine, la simple « méthode comparative descriptive ». Voyons, d'abord, comment, dans le passé, un croisement opère entre adaptations concernant l'unité ou la diversité politiques et adaptation communicative plus implicite ou plus explicite (cf. 12). Demandons-nous, ensuite, comment se constituent de telles représentations adaptatives porteuses de plus d'intelligibilité, et comment elles nous prémunissent contre des simplifications réductrices (cf. 13, 14).

Nous verrons, pour finir, comment cela provient d'une capacité de reliance accrue. Cette reliance est en mesure de décliner ensemble les trois adaptations aux actions, aux activités et aux formes des sociétés. Cela à tous les niveaux d'émergence de l'humain et aussi dans la suite du *maelström* géohistorique planétaire.

Dès lors, les conditions sont réunies pour la naissance d'un acteur et penseur du problème destin planétaire de l'espèce humaine. Ces conditions se résument dans l'invention et la mise en oeuvre d'une « méthode dialogique implicite » qui s'ajoute aux deux précédentes. Cette troisième méthode fonde des possibilités supérieures de compréhension et d'action. Elle ne peut toutefois pas garantir leur mise en oeuvre qui reste dépendante de libertés adaptatives humaines violemment contrastées (cf. 15).

## 12/ Adaptation communicative et géohistoire : méthode « compréhensive explicative »

Il est intéressant d'observer que les psychosociologues internationaux de l'interculturel, comme l'américain E.T. Hall (1984) ou le néerlandais Geert Hofstede (1987), ont toujours analysé les échanges interculturels courants à partir d'oppositions entre deux directions d'action, telles que : « distance, proximité », « court terme, long terme ».

Mais ce n'est que pédagogiquement qu'ils ont utilisé ces oppositions pour mieux comparer les orientations culturelles nationales qu'ils ont considérées comme des « programmations mentales », transmises par l'éducation. On découvre par là même, le primat qu'exerce sur leur pensée la méthode « comparative descriptive ». Certes, la capacité d'appréhender ressemblances et différences est un grand progrès par rapport à l'universalisme naïf qui projette sur les autres ce que l'on est soi-même.

Cependant ce n'est qu'un premier pas qui laisse de côté la compréhension du réel dans toute sa complexité. En dédaignant de s'expliquer le comment et le pourquoi des phénomènes culturels on se prive d'une compréhension de l'humain lui-même. On occulte l'exceptionnelle adaptation humaine que l'on ramène à une soumission au réel. On renonce à rechercher comment les réponses culturelles différentes dépendent aussi de la géographie et de l'histoire des pays (Demorgon, 2002). On cherche encore moins à relier la liberté adaptative et les contraintes de la géohistoire.

Une exception cependant : l'adaptation problématique de la communication a été pensée comme telle par Hall (1984). Il la situe entre deux orientations opposées : les interlocuteurs partagent un large contexte commun et leur communication doit se faire implicite, usant d'allusions ; si leur contexte commun est étroit, leur communication, doit se faire explicite, usant de définitions. Par contre, Hall ne s'est pas soucié de découvrir comment cette adaptation problématique de la communication, commune à tous les humains, avait pu conduire, historiquement, à des cultures de communication plutôt implicites en France ou au Japon, et plutôt explicites en Suisse, en Allemagne et même aux Etats-Unis. Il faut, pour le comprendre, croiser entre elles, et avec les contextes géohistoriques, plusieurs adaptations et communications problématiques :

**a/** Une société entière s'oriente vers une plus grande fréquence de communication implicite lorsque ses membres constituent des références culturelles communes rapidement comprises. Or, une société ne peut produire beaucoup de références communes que si elle construit, de mieux en mieux, son unité au cours de son histoire. C'est le cas de la France, avec la romanisation, la royauté catholique (expulsion des protestants) puis avec la République (régions toutes re-découpées en départements, instruction publique obligatoire). C'est le cas du Japon qui, pendant deux siècles et demi, refuse de laisser entrer les étrangers.

**b/** Une société entière s'oriente vers une plus grande fréquence de communication explicite lorsque ses membres continuent de produire des subcultures différentes en raison de relatives autonomies politiques. C'est le cas pour l'Allemagne. Ainsi, en 1648, peu avant le règne de Louis XIV en France, les pays de langue allemande sont au nombre de 350, petits, moyens ou grands, chacun ayant sa propre subculture.

Si chaque interlocuteur qui voyage n'utilise que des références culturelles « locales », il risque de choquer, d'être mal écouté et mal compris par ceux qu'il rencontre dans les autres régions et lieux. S'il veut se faire apprécier et comprendre, il lui faut être explicite.

**c/** On voit que se croisent ici plusieurs adaptations problématiques : « sédentarité, mobilité », « expressivité, réserve », « unité, diversité », « communication implicite, explicite ». On y ajoutera « égalité, inégalité » concernant l'héritage familial. Les études de Todd (1999) sur les structures familiales apportent, en effet, un indispensable éclairage supplémentaire concernant la communication explicite en Allemagne.

Ses travaux ont mis en lumière la très grande généralité de l'héritage inégalitaire : un seul enfant succédant aux parents dans la ferme familiale. Les autres enfants doivent la quitter et partir dans les autres régions allemandes (ou étrangères) à la recherche d'un travail, d'un logement, d'un compagnonnage, d'un mariage. Comment seront-ils compris si, avec les interlocuteurs des différentes subcultures locales traversées, ils ne s'expriment pas de la façon la plus explicite possible ?

Il est clair que, si la culture de communication d'une société devient, statistiquement, plus explicite ou plus implicite, c'est que la pratique ordinaire, la plus répandue va déjà dans ce sens ou dans l'autre. Plus souvent, mais pas toujours, car des populations, de communication plus implicite, peuvent toujours produire, si nécessaire, une « communication explicite ». Ce sera le cas d'enseignants français en charge de disciplines nouvelles pour leurs élèves. Ils devront bien user d'une communication explicite. Inversement, des populations de communication plus explicite peuvent encore aussi produire une « communication implicite », inévitable en contextes familial ou amical.

Il n'y a donc pas de détermination génétique ni même culturelle. Suite à un changement des conditions géographiques et historiques, la pratique la plus commune peut changer. Alors, la culture sera conduite à le faire en dépit des résistances habituelles de toute culture ayant acquis une certaine tradition. Les cultures sont des biais dans les conduites, mais non des « programmations mentales », selon la formule excessive d'Hofstede (1987). On a aussi vu que les trois figures de l'humain ne sont aucunement une totalité à partir de laquelle on pourrait déduire les cultures. Elles constituent des invariants définissant les grands processus à partir desquels s'engendrent les cultures. Cet engendrement résulte des libertés adaptatives humaines actives dans les contextes géographiques et historiques. En même temps, toutes ces données nous ont fait ajouter à la classique « méthode comparative descriptive », pluridisciplinaire, la méthode compréhensive explicative », transdisciplinaire, autrement plus rigoureuse et féconde. Elle ouvre sur un immense chantier car, à chaque fois, l'étude transdisciplinaire est à faire. C'est là que peut intervenir le collectif exceptionnel de chercheurs réunis dans les revues *Synergies* du Gerflint.

### 13/ L'invention des problématiques adaptatives

Les adaptations des actions, des activités, des formes des sociétés sont des « donnés construits » à partir des multiples expériences de l'histoire humaine, réfléchies par des humains, ensemble ou séparément. Elles sont des « donnés » parce qu'elles ne sont pas des illusions de l'analyse, elles reposent sur des réalités mais elles sont aussi des « construits » parce que leur structuration, avec la simplification qu'elle comporte, est un produit de l'intelligence humaine.

Chercher le commun entre humains, seulement du côté de la nature, ne convient pas vraiment à la singularité profonde de l'espèce humaine. En ce qui la concerne, le commun de son « être en devenir » n'est pas déjà tout donné, il est aussi construit comme intelligibilité nouvelle. L'intelligence, « *toujours en développement, indéfiniment partageable* », est la seule vraie « ressource » commune. C'est elle qui œuvre à partir du constat des différences et de l'épreuve des « différends ». C'est cela qui donne à la métacommunication et à la métacognition un rôle fondamental dans la construction partagée de l'expérience humaine.

Le grand linguiste Roman Jakobson (1963) a mis en évidence la fonction métalinguistique de la communication. Elle permet de revenir sur les messages échangés pour s'assurer de leur bonne fabrication et de leur bonne réception. Toutefois, il faut aller plus loin en direction de la métacognition. Celle-ci prend en charge non des insuffisances de la communication mais des insuffisances dans nos représentations mêmes du réel. Elle traite non seulement de ce qui est mal entendu ou mal dit, mais de ce qui est mal pensé. Par exemple, les adaptations problématiques doivent être bien pensées. Il arrive que l'on puisse voir, en partie, s'opérer leur construction intellectuelle historique.

À la fin du dix-neuvième siècle, Ferdinand Tönnies publie *Communauté et société* (1977). La *communauté* est la première forme de composition de l'ensemble social d'autrefois ; la *société*, qui lui a succédé, est la seconde. Mais Tönnies trouve aussi, à l'une et à l'autre, un sens humain général qui persiste hors du temps. *Communauté et société* sont deux orientations irréductibles de tout grand ensemble humain, s'il doit être mieux équilibré. Plus tard, Louis Dumont (1977, 1979, 1991) distingue et situe, dans le temps et l'espace, des « sociétés holistes » et des « sociétés individualistes ». Selon Vincent Descombes (1999), dans l'esprit de Dumont, ce sont aussi deux orientations irréductibles de toute société humaine qui doit s'équilibrer. On le voit, ces analyses, reprises sur un siècle, contribuent à la construction de l'opposition « collectif, individuel » comme adaptation problématique de toute l'histoire humaine.

Autre exemple, tout récent, le travail de François Jullien sur la communication interculturelle entre Occident et Chine doit être compris dans cette perspective d'un « mieux penser l'humain » à partir des divergences des sociétés et de leurs cultures. Il cherche à mettre en évidence de nouvelles adaptations problématiques, hier inaperçues, aujourd'hui mal comprises et encore à construire.

Il ne s'agit pas de décider qui, de la Chine et de l'Inde, ou de l'Occident, détient la vérité. En effet, c'est justement à partir de leurs divergences culturelles qu'une vérité supérieure est en jeu. Puissent ces sociétés s'en saisir à partir du trésor de leurs langues-cultures avant que leurs divergences, maintenues sans être comprises, ne les entraînent dans des catastrophes incomprises. Les humains devraient devenir plus attentifs aux modalités d'invention des adaptations problématiques, voie privilégiée pour construire « en humanité » nos ressemblances et nos différences.

Prenons l'une des divergences étudiées par Jullien. Les humains établissent tous des différences entre les choses, entre les êtres, entre les situations. Or, l'orientation culturelle occidentale force le trait de plusieurs différences, les transforme en oppositions radicales, et même les dramatise : « individu, société », « autorité, liberté », « inégalité, égalité », « animalité, humanité », « ici-bas, au-delà », « Dieu et diable », « salut et damnation ».

Les cultures de la Chine classique, de l'Inde aussi à bien des égards, visent plutôt à « jouer, déjouer » les oppositions pour accompagner et mieux comprendre la composition des infinies variétés du réel. C'est bien le cas au travers des associations dynamiques « *yin, yang* » avec ses multiples transformations. « Jouer, déjouer » les oppositions, ou les rendre extrêmes, espérons que cette adaptation problématique poursuivra sa construction et contribuera à l'anticipation des catastrophes annoncées. Les langues-cultures sont ainsi d'importantes ressources interculturelles encore incomprises qui nous offrent pourtant des moyens nouveaux d'appropriation, symboliquement déjà, les lourdes menaces cosmopolitiques intersociétales.

#### 14/ Problématiques adaptatives contre pensées uniques : libre-échange et protection

« Vivre et penser le Tout-Monde », nous avons tracé un chemin fondé pour mieux y parvenir. Ce chemin n'est pas seulement rétrospectif. Il est présent au cœur de la brûlante actualité et il est aussi prospectif. Nous allons voir comment les trois grandes figures de l'humain constituent des atouts pour notre pensée et notre action concernant le présent et l'avenir. L'adaptation antagoniste des actions ouvre sur la possibilité de multiples régulations. Un exemple actuel : le débat concernant l'opposition « libre-échange, protectionnisme ». Si une problématique adaptative est fondée, elle concerne des pôles qui ne peuvent jamais se réduire l'un à l'autre. Faire du protectionnisme le « tout mal » et du libre-échange le « tout bien » est donc plus que suspect. Aujourd'hui, le libre-échange nous est constamment proposé comme panacée universelle, garantissant l'optimisation de l'économie mondiale. A l'opposé, le protectionnisme est présenté comme le bouc émissaire responsable de tous les malheurs. Sous cette problématique économique, on trouve la problématique plus générale et fondamentale « ouverture, fermeture ». Comment pourrait-il y avoir une élimination du pôle fermeture, l'ouverture devenant la seule option possible ?

Le dogme d'un libre-échange mondial sans aucune limitation repose sur une confusion. L'histoire humaine quitte actuellement la troisième grande forme historique prise par les sociétés : celle de la nation marchande qui succède aux royaumes et aux empires. Les moyens d'invention, de production, de communication ne peuvent plus être centrés sur les nations, si grandes soient-elles. Les sociétés sont donc conduites à se mondialiser. Si la mondialité constitue bien une perspective sans retour de l'aventure humaine, les modalités qu'elle emprunte n'en sont pas automatiquement validées. C'est ce type de validation automatique qui constitue précisément la pensée unique qui nous présente les modalités économiques et financières dérégulées comme seules aptes à nous permettre d'entrer dans la mondialité. Ce n'est pas parce que la mondialité est la nouvelle dimension de référence que le libre-échange généralisé au plan mondial en est la panacée légitime.

Le vrai problème de l'histoire humaine actuelle réside dans la mutation du national au mondial. Cette mutation, inévitablement diversifiée en fonction des évolutions singulières des multiples sociétés, requiert logiquement des ajustements spécifiques. Un libre-échange généralisé au plan mondial ne permet pas ces ajustements singuliers. Il monte les sociétés les unes contre les autres, sans se soucier de toute la « casse » réciproque qui en résulte. Il est d'autant plus important de comprendre quel piège grossier constitue ainsi le libre-échange généralisé.

D'abord, c'est le pays à l'économie la plus avancée – qui dispose d'une monnaie dont il use à son gré – qui prône ce libre-échange total. Ce sont ses propres avantages compétitifs qu'il impose aux autres économies de toute façon plus faibles voire pas encore constituées. De plus, cela ne l'empêche pas de tricher en avantageant ses entreprises nationales par le biais de détaxations qui équivalent à des subventions déguisées. L'OMC a bel et bien dû condamner les Etats-Unis pour ce manquement à son propre dogme du « libre » échange absolu.

Nombres d'économistes ne reconnaissent pas ce dogme. Paul R. Krugman (1996, 1998 - 2009), prix Nobel d'économie, en 2008, d'orientation libérale, a cependant toujours émis des réserves à ce sujet. Son livre, « *Pop Internationalism* », en français *La mondialisation n'est pas coupable*, était déjà clairement sous-titré « *Vertus et limites du Libre-échange* ».

Le libre-échange, imposé à toute la planète, constitue même une trahison du libéralisme économique originel. Adam Smith ne croyait à la concurrence qu'à condition de contrôler « la taille du marché et les règles du Jeu ». Il ne proposait les bienfaits du libéralisme qu'entre « des pays dont les niveaux de vie ne variaient que du simple au double ».

Toute problématique adaptative, fondée, reste ouverte entre ses deux pôles pour permettre une combinatoire d'ajustement aux situations diverses. Dans notre exemple, c'est à chaque pays de voir quel mixte de libre-échange et de protectionnisme lui convient dans l'évolution mondiale en cours. Du moins, dans la mesure où il est libre de le faire, car les rapports de force sont là. La globalisation, en principe, soutient la stratégie de dénationalisation à l'échelle du monde. Ce changement de forme sociétale est très lié à la domination du secteur économique associé à l'information, scientifique, technique, médiatique. Dans cette perspective, le dogme du libre échange sert à soutenir, idéologiquement, le secteur de l'économie contre toute politique interventionniste, toujours dénoncée comme erreur.

\*

L'adaptation antagoniste des secteurs d'activité ouvre aussi sur l'analyse et l'action prospective. Au long de l'histoire, la domination de certains secteurs a toujours été là permettant bien des réalisations mais conduisant aussi à de graves insuffisances. Le « Tout Religieux » a déjà fait la preuve de ses limites.

Le « Tout politique » a suivi, avec les catastrophes immenses du XXe siècle. Sur la base de ces données, le « Tout économique » pense sa domination légitime. Or, il est lui aussi en train de faire la preuve de ses limites. Les acteurs de ces grands secteurs ne sont parvenus à s'équilibrer que partiellement et dans le temps. Une dynamique de régulation permanente n'est peut-être pas impossible. C'est aux humains de l'inventer.

### **15/ « Méthode dialogique implicative » et cosmopolitique planétaire**

Pareillement, les formes des sociétés restent largement aussi dans l'interculturalisation antagoniste. Il était ridicule de penser, avec un Fukuyama, que la démocratie libérale américaine pouvait être le modèle ultime des sociétés humaines. C'était tout au plus une hypothèse qu'il fallait étudier. Tout aussi peu scientifique était la thèse d'Huntington prédisant une guerre des civilisations. D'ailleurs Courbage et Todd (2007) en ont pris le contre-pied avec *Le rendez-vous des civilisations*.

Agacé par notre suffisance d'Occidentaux, croyant toujours détenir le modèle universel des sociétés, Todd (2008) écrit : « On commence à peine à réfléchir aux implications de la croissance chinoise pour la théorie du libre échange ... on n'a pas encore envisagé ses implications pour la théorie politique ». Il poursuit : « Nous attendons avec impatience que la Chine modernisée combine, dans sa pratique politique, suffrage universel et pluralisme des partis ». Pourquoi pas « à l'inverse, nous demander – compte tenu de la taille de la Chine, du rôle de plus en plus central qu'elle joue dans la détermination des niveaux de vie américains et européens – si le Parti communiste chinois ne nous indique pas aussi l'objectif politique à atteindre : la dictature, appelée chez nous gouvernance ? »

Tous ces points que nous abordons requièrent un prolongement de la méthode compréhensive explicative. En effet, l'être humain n'est jamais simple connaissance, si complexe soit-elle ! Il est aussi être et action. Il lui faut traiter ensemble, de façon « transdisciplinaire », ces trois instances également vitales : la connaissance et

son manque, l'action et son manque, l'être et son manque. Champ de l'action transformatrice, champ de la connaissance en cours de constitution, champ de l'être en cours d'invention se développent ensemble comme, en même temps, se rétablit aussi le courant d'échanges entre les faits et les valeurs, trop facilement opposés.

La transdisciplinarité supérieure requise n'est plus seulement épistémique mais éthique et pragmatique. La méthode en mesure d'aborder cette hypercomplexité existentielle, reliant connaissance être et action, doit être dite « dialogique implicative ». Dialogique, elle traite la complexité antagoniste - contradictions, concurrences, conflits et complémentarités – dans chaque instance - connaissance, être et action - et entre elles. Au cœur de ce système, et même constitué par lui, l'acteur humain, vivant et pensant, s'implique, c'est à dire éprouve sa liberté en relation à des données rétrospectives, actuelles, prospectives. S'il fallait se contenter d'un seul mot, on pourrait nommer cette méthode « existentielle » voire « ontologique », car, avec elle, chacun s'engendre, devient, est ce qu'il est.

\*

A partir de ces trois méthodes – « comparative, descriptive », « compréhensive, explicative », « dialogique, implicative » - la rencontre, l'échange et la coopération interculturels réintroduisent l'être en formation dans l'aventure humaine pour qu'il puisse la comprendre et s'y impliquer, vivant et pensant les trois grandes figures de l'humain. Sur cette base, la prise de conscience des devenirs globaux s'accroît et s'accroissent aussi la rigueur, la profondeur et la multiplicité des implications. Révolution écologique et autres tentatives onusiennes, ou olympiques, en sont des expressions à la fois individuelles et collectives.

\*

Les graves événements qui ont accompagné la mondialisation ont conduit à reconnaître que, sur la planète, il n'y avait pas seulement des « nations » et encore moins « unies ». Il faut comprendre que les formes de société constituent des acquis durables de la culture humaine. Certes, une grande forme de société laisse la place dominante à la suivante mais ne disparaît pas pour autant. Elle peut garder sa place dominante dans certains pays mais, surtout, là où elle n'a plus cette place, elle continue à exister comme courant culturel. Les nations ont sans doute été inventées contre les royaumes mais aussi à partir d'eux, en reprenant telle ou telle de leurs caractéristiques. Même si les Etats-Unis sont une grande nation marchande « démocratique », ils sont travaillés, en même temps, par la dimension communautaire, la dimension impériale et, aujourd'hui, la dimension mondialiste.

Certes, la Chine est un empire mais susceptible d'évoluer. Ce serait pourtant une erreur de croire qu'elle le fera sur la seule base de l'économie. Pour se voir attribuer les Jeux Olympiques en 2008, les dirigeants chinois ont invoqué la Russie et la Corée du Sud qui, après leur organisation des Jeux, firent un pas vers la démocratie. La Chine tend à devenir une société d'économie informationnelle mondialisée : elle offre ainsi au Comité international olympique (C.I.O.) un bas relief intitulé « marcher vers le monde ».

\*

C'est tout cela qui oblige à penser un cosmopolitique mondial (Stengers, 1996 ; Latour, 2004 ; Millot, 2007). « Le cosmopolitique renvoie non pas à une conception pacifiée d'un universel abstrait, mais prend acte du fait que le monde commun n'est pas donné, déjà là et reconnaissable, mais toujours, d'une certaine manière, à construire ensemble dans la complexité, la diversité, le conflit ». Ces auteurs se démarquent ainsi du

cosmopolitisme normatif d'Ulrich Beck (2003) qui pense possible de faire simplement fond sur la tolérance, l'ouverture à l'autre.

Hier, la géopolitique était conçue comme reposant sur des divergences de besoins et d'intérêts. De plus, il n'y avait pas une seule géopolitique mais des géopolitiques locales. Aujourd'hui, aucune géopolitique locale ne peut être séparée de l'ensemble des autres. On est en présence d'une cosmopolitique mondiale qui, en englobant la géopolitique, doit prendre en compte le fait que les dimensions tribale, impériale, nationale, mondiale sont diversement associées et hiérarchisées dans chaque société singulière. On redécouvre, par exemple, que la dimension tribale est autrement présente dans certains pays, comme l'Afghanistan. La dimension royale reste très prégnante comme, par exemple, au Maroc et, sans doute, plus encore en Arabie Saoudite. On est donc en présence d'une interculturation conflictuelle des sociétés au travers de leurs formes différentes. Cela définit une transpolitique évolutive dont les humains n'ont pas la maîtrise. La différence avec la situation qui a précédé les deux premières guerres mondiales est cependant d'importance. À l'époque, il y avait, certes, de grandes perspectives idéalisantes concernant la paix, mais il n'y avait pas de réflexion concernant l'engendrement interculturel des sociétés.

Les acteurs humains, aujourd'hui, ont deux atouts nouveaux. Ils peuvent constater que, si elles ne sont pas prises en compte, les oppositions entre les formes de sociétés peuvent avoir et ont déjà eu des conséquences négatives graves. Mais, surtout, ils comprennent que les dynamiques conflictuelles des oppositions d'action, des secteurs d'activités et des formes de société ne peuvent avoir pour solution le simple primat d'un pôle, d'un secteur d'activités ou d'une forme de société.

L'adaptation humaine doit inventer les meilleures compositions d'unité et de diversité, d'autorité et de liberté, d'inégalité et d'égalité. L'institution doit toujours être inventive d'une articulation entre des opposés. Comme Norbert Elias (1994) l'a montré, la démocratie parlementaire anglaise est le fruit de la volonté d'articulation entre elles des élites aristocratiques pour échapper à la guerre civile dont elles ont connu l'horreur. Dans le domaine matériel, la technique a ouvert cette voie. La machine à vapeur n'explose pas. Elle contrôle et distribue sa puissance. Le moteur à explosion ne détruit pas l'engin auquel il s'ajoute, il le fait avancer.

Les sciences humaines commencent seulement à comprendre que les antagonismes sont aussi des forces à composer pour produire l'adaptation la plus ajustée. C'est sur ces bases qu'elles pourraient servir une cosmopolitique mondiale aux prises avec les antagonismes des actions, des secteurs d'activités et des formes de société. Les difficultés sont grandes mais les ressources ne sont pas négligeables. Certaines modalités de prise en compte des langues-cultures peuvent être d'une grande aide. Les langues-cultures sont d'importantes ressources interculturelles encore incomprises qui nous offrent pourtant des moyens nouveaux d'appivoiser, symboliquement déjà, les lourdes menaces cosmopolitiques intersociétales.

## Bibliographie

- Beck, U., 2004, *Essai sur le cosmopolitisme*. Paris, Aubier.  
2003, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*. Paris, Aubier.
- Bennassar B., e.a., 2009, *Espagne : Histoire, société, culture*. Paris, La découverte.
- Carpentier J., Lebrun F., 2001, *Histoire de la Méditerranée*. Paris, Seuil.
- Courbage Y., Todd E., 2007, *Le rendez-vous des civilisations*. Paris, Seuil.
- Daiwie Fu, Ling-fang Cheng, 1995, « De l'orientalisation de la Chine à l'Occidentalisation de la Méditerranée », *Alliage*, n° 24-25.
- Demorgon, J. Paris, Economica, 2005, *Critique de l'interculturel. L'Horizon de la sociologie*.  
2004, *Complexité des cultures et de l'interculturel - Contre les pensées uniques*.  
2002, *L'histoire interculturelle des sociétés. Une information monde*.
- Demorgon J., 2005. *Les sports dans le devenir des sociétés. Médiations et médias*. Paris, L'Harmattan.
- Descombes V., 1999, « Louis Dumont ou les outils de la tolérance », *Esprit*, Juin, p.65-85.
- Diamond J., 2000, *De l'inégalité parmi les sociétés*. Paris, Gallimard
- Duby, G. 1997, *Atlas historique*. Paris, Larousse.
- Dumont L., 1979, *Homo hiérarchicus*. Paris, Gallimard.  
1977, *Homo aequalis I*. Paris, Gallimard.  
1991, *Homo aequalis I*. Paris, Gallimard.
- Dumézil, G. 1995. *Mythe et épopée*. Paris, Gallimard.
- Elias N., Dunning E., 1994, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard.  
1991, *La société des individus*. Paris, Fayard.  
1974, *La société de cour*. Paris, Calmann-Levy.
- Glissant E., 1997, *Traité du Tout-Monde*. Paris, Gallimard.  
1993, *Tout-monde*. Paris, Gallimard.
- Hall E.T., 1992, *La danse de la vie*. Paris, Seuil.
- Hofstede G., Bollinger D., 1987, *Les différences culturelles dans le management*, Paris, E. O.
- Jakobson R., 2003, *Essai de linguistique générale*. Paris, Minuit.
- Jullien F., 2008. *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*. Paris, Fayard.
- Krugman P., 2008, *L'Amérique que nous voulons*. Paris, Flammarion.  
2008, *L'économie auto-organisatrice*. Liège, de Boeck.  
2004, *L'Amérique dérape*. Paris, Flammarion  
2000, *Pourquoi les crises reviennent toujours*. Paris, Seuil.  
1996-1998, *Pop Internationalism*. Tr.fr. *La mondialisation n'est pas coupable. Vertus et limites du Libre-échange*. Paris, La découverte.

Latour B., 2004. « Whose cosmos, which cosmopolitics Comments on the peace terms of Ulrich Beck », *Common Knowledge*, vol. 10, Issue 3, Fall 2004, p. 450-462.

Millot V., 2007-2008, Cosmopolitique de l'espace public, in *Culture recherche* n° 114-115. Paris : Ministère de la Culture et de la Communication.

Morin E., 2007, *Vers l'abîme ?* Paris, L'Herne.

2001, *La méthode 5. L'humanité de l'humanité. L'identité humaine*. Seuil.

1993, *Terre Patrie*. Paris, Seuil.

1990, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, E.S.F.

1977. *La Nature de la Nature*, La méthode I. Paris, Seuil.

Polanyi K. 1983. *La grande transformation*. Paris, Gallimard.

Ruhlen M., 2007, *L'origine des langues*. Paris, Gallimard.

Stengers I. 1996. *Cosmopolitiques*, Paris, La Découverte.

Todd E., 2008, *Après la démocratie*, Paris, Gallimard.

2002, *Après l'Empire. Essai sur la décomposition du système américain*. Gallimard.

1999, *La diversité du monde*. Paris, Seuil.

1998, *L'illusion économique*. Paris, Gallimard.

Tönnies F., 1977, *Communauté et société*, Paris, Retz.

Vernant J.P., 1986, rééd. 2005, *Mythe et société en Grèce ancienne*, La découverte.

\*

## Sommaire

### Vivre et penser le « Tout Monde »

Introduction : l'homme impliqué

#### **1<sup>ère</sup> partie - Une totalisation en actes et en pensées**

1/ Une histoire humaine largement méditerranéenne

2/ La Méditerranée orientale, passage obligé du peuplement planétaire

3/ Général et particulier. Tout et partie

4/ Le racisme individuel et collectif : fausses et vraies généralisations

5/ Une totalité non totalitaire avec Morin

6/ Glissant et le « Chaos-Monde »

#### **2<sup>e</sup> partie - Totalisation à la recherche de ses invariants, les trois grandes figures de l'humain**

7/ Glissant : Un « Tout-Monde » multiple et ses invariants

8/ Première grande figure de l'humain : L'adaptation antagoniste des actions

9/ Inséparabilité des « émergences de l'humain » : personne, groupe, société, planète

10/ Religion, politique, économie, information : La 2<sup>e</sup> grande figure de l'humain.

11/ 3<sup>e</sup> figure de l'humain, les formes de société : tribale, royale, nationale, mondiale

#### **3<sup>e</sup> partie - Relier les figures et les émergences de l'humain dans la géohistoire du « Tout Monde »**

12/ Adaptation communicative et géohistoire : « méthode compréhensive explicative »

13/ L'invention des problématiques adaptatives

14/ Problématiques adaptatives contre pensées uniques : libre-échange et protection

15/ « Méthode dialogique implicative » et cosmopolitique planétaire